

## **Strindberg: Inventeur — et critique de la civilisation moderne**

”Tout ce dont j’ai besoin: une grande maison en dehors de Stockholm, avec des appareils et instruments bon marché, vous savez que je travaille pour pas cher — ainsi que des vivres”.

C’est ainsi que Strindberg s’exprime dans une lettre à son ami Birger Mörner au printemps 1896. Il veut que sa créativité prenne de nouvelles formes, il aspire à percer dans un champ plus moderne que la littérature et la fiction. La maison avec les appareils bon marché était destinée à être un laboratoire technique. Strindberg voulait devenir un inventeur de renommée mondiale. Dans ce laboratoire, il entendait réaliser et rendre utiles les centaines d’idées techniques qu’il avait mentionnées dans ses lettres et dans ses notes.

De tels ”ateliers d’invention” étaient apparus un peu partout dans le monde. Thomas Alva Edison, de deux ans l’aîné de Strindberg, avait fondé le plus célèbre d’entre eux; de ce laboratoire étaient nés plus de mille brevets d’invention, et Edison avait gagné beaucoup d’argent. En Suède, le célèbre inventeur Gustaf de Laval, de la génération de Strindberg, avait construit de tels ateliers expérimentaux. Il leur avait donné des noms qui évoquaient la modernité et le progrès: laboratoire de mécanique expérimentale, laboratoire chimique, laboratoire expérimental d’électricité, laboratoire de chaudière à vapeur... Il va sans dire que cela aiguillonnait Strindberg.

Il était cependant nécessaire pour Strindberg de trouver un riche mécène pour créer son atelier au service de la modernité. Alfred Nobel aurait été un candidat tout trouvé, mais Strindberg contacta Gustaf de Laval en lui promettant qu’ensemble ils allaient gagner ”la médaille d’or pour la Suède à l’Exposition universelle de 1900.” Dix ans plus tôt, Strindberg avait voulu conquérir Paris avec ses pièces de théâtre. À présent, Paris allait être conquis à l’aide de la technique lors de la grande *Exposition universelle*. Mais Strindberg ne figura pas parmi les 83.000 exposants à Paris ni même parmi les 50 millions de visiteurs. En revanche, il avait rêvé depuis longtemps à bon nombre de réalisations parmi les plus spectaculaires de l’exposition. Autour de la zone d’exposition au Champ de Mars, on pouvait confortablement se déplacer grâce au trottoir roulant, ou

regarder les images animées des frères Lumière sur un écran géant, ou encore voir en vrai ce que Axel Borg, héros de son roman *Au bord de la vaste mer*, avait créé sur le mode de la fiction: un *Palais de l'optique*.

Non, Strindberg ne trouva pas de mécène pour le financer, ne créa aucun atelier d'invention et ne parvint jamais à prendre le moindre brevet. À la *Direction nationale suédoise des brevets d'invention*, on ne trouve même pas une quelconque demande de sa main dans les archives. Contrairement à l'écrivain, l'inventeur n'a jamais réussi à passer de l'idée à la réalisation. Mais permettez-moi tout de même, brièvement et sérieusement, d'analyser ses idées techniques.

\*

J'ai identifié une centaine de propositions d'inventions et d'innovations venant de Strindberg. La plupart sont présentées dans ses lettres et ses notes non publiées datant des alentours de 1895. En gros, on peut les diviser en deux types principaux:

Tout d'abord, *les gadgets et les biens de consommation*. Strindberg espère être le premier à inventer par exemple la photographie en couleurs, un nouveau type de télescope, une bicyclette volante et de nouvelles lampes et techniques d'éclairage. Peut-être est-ce ainsi que nous nous représentons un écrivain inventeur: comme une sorte de candidat au concours Lépine – ou comme l'ami de Donald Duck l'inventeur Géo Trouvetou – qui imagine de nouvelles machines fantastiques pouvant rendre la vie plus agréable et plus confortable. Comme un Jules Verne au mieux de sa forme. Mais ce ne sont pas les inventions qui intéressaient Strindberg en premier lieu. Et cela est surprenant.

De fait, la plupart de ses idées techniques, et c'est le second point, visaient à *améliorer et à rationaliser les processus industriels*. Strindberg s'intéressait avant tout à ce que nous appellerons les *innovations*. Celles-ci n'ont rien à voir avec la vie quotidienne et la consommation. Il veut mettre en pratique son savoir (al)chimique au service de projets industriels lucratifs et durables. Il s'agissait d'abord de nouvelles méthodes pour produire

des matières premières, toutes fondées sur sa conviction que l'on peut en laboratoire métamorphoser les éléments: transformer le phosphore en soufre, l'iode en charbon, le nickel en cuivre, etc. Il s'agissait ensuite de trouver de nouvelles sources d'énergie pour l'industrie, menacée par la hausse des prix d'une ressource naturelle limitée, la houille. Strindberg ne voulait pas faire moins bien que le célèbre inventeur suédois John Ericson dont il avait été l'un des premiers à acclamer la machine calorique à énergie solaire et le réflecteur parabolique. Strindberg misait sur ce qu'il appelait "l'électricité de l'air" et "le carburant de l'eau", tous deux ressortissant aux "forces gratuites de la nature" — les ressources naturelles durables que sont le vent, l'eau et le soleil. Enfin, il concentrait ses efforts sur des innovations susceptibles de rationaliser l'exploitation industrielle des ressources naturelles et de nouvelles méthodes d'extraction de l'or, du charbon, du nickel, de la houille — ou encore, à Rouen, de l'acide sulfurique.

Un ingénieur et chef d'entreprise à Stockholm entend parler de ces innovations industrielles de Strindberg et sollicite son aide. Strindberg propose sans délai ses services à ce John Ohlsson et lui écrit: "Faites-moi savoir dans quelle branche vous travaillez et quels sont les problèmes, pratiquement, dont vous cherchez la solution dans votre industrie, j'essaierai avec ma méthode de contribuer à la solution". Il est, je dois l'avouer, étrange de voir Strindberg, le radical de jadis qui dans les années 1880 avait si implacablement critiqué la civilisation, se lancer avec tant d'enthousiasme dans une des branches les plus porteuses d'avenir des années 1890: celle de consultant industriel.

\*

Cependant, j'ai fait ce que l'ingénieur Ohlsson ne fit jamais, à savoir, autant que faire se peut, examiner les propositions d'invention et d'innovation de Strindberg à la lumière des connaissances de son temps. Le résultat peut brièvement se résumer ainsi: les propositions techniques de Strindberg ne sont pas sorties de nulle part — beaucoup sont liées aux recherches en cours à l'époque et à d'importants problèmes qui se posaient alors. La chimie de son temps ne cessait de générer des applications

immédiates. Que Strindberg me pardonne: presque tout ce que les chimistes professionnels touchaient se transformait en or. Strindberg lui-même aimait à lire les dernières publications de talentueux professeurs suédois qui s'intéressaient aux processus industriels comme Christian Wilhelm Blomstrand et Per Cleve. Strindberg se rattachait à ce type de recherches techniques, mais il ne faisait que s'y rattacher. Dans une perspective critique, on ne peut que froidement constater ceci: *tout ce que Strindberg a pensé correctement avait déjà été fait — tout ce qu'il a imaginé de son propre chef reposait sur des prémisses absurdes.*

Strindberg était évidemment un enfant de son temps. Au cours des années 1890, la science et la technique étaient vues comme les fondements de la civilisation, savants et ingénieurs étaient devenus des célébrités médiatiques. Pour quelle raison Strindberg, toujours à l'avant-garde, aurait-il rêvé d'un succès à la Comédie-Française et d'un public l'acclamant sur la scène du théâtre national? Mieux valait être accueilli à l'Exposition universelle en tant qu'inventeur reconnu sur le trottoir roulant et avancer à la vitesse de huit kilomètres à l'heure sur les 3.500 mètres de la rue de l'Avenir. Saluer la foule ivre de visions d'avenir. Et enfin quitter la rue de l'Avenir à l'esplanade des Invalides et être accueilli par le Président de la République, Émile Loubet. Et recevoir de ses mains une médaille d'or dans la catégorie des innovations industrielles. Bref, être finalement récompensé sous le signe de la modernité incarnée par la technique, la science et la politique.

Strindberg s'est intéressé à la technique du berceau à la tombe. Jeune garçon, il jouait avec l'électricité galvanique; enseignant remplaçant, il faisait volontiers la démonstration des nouvelles batteries et faisait sentir à ses élèves la force d'un choc électrique; dans ses années de maturité, il étudiait l'histoire de la technique, lisait les rapports techniques, et comme un fil conducteur revenait toujours dans son esprit la question posée par l'Académie de Dijon cent ans exactement avant sa naissance, à savoir *si les Sciences et les Arts avaient contribué à épurer les mœurs.*

\*

Dans sa pratique scientifique et technique, Strindberg n'a pas fait le moindre pas vers la résolution de cette question. En revanche, il a

donné de la société technologique moderne une interprétation intemporelle dans ses romans, essais et poèmes. Ce qu'il n'a jamais réussi à faire en laboratoire parmi les éprouvettes, il l'a fait à son bureau avec une plume, de l'encre et du papier de Lessebo. Car en tant qu'écrivain, il a su faire un usage très productif de ses compétences techniques. Peut-être pense-t-on d'abord spontanément à ses métaphores, à son utilisation créative des termes techniques et scientifiques lorsqu'il renouvelle la langue suédoise. Sur ce point, Karl-Åke Kärnell a dit l'essentiel dès 1962.

Mais il est tout aussi important que Strindberg ait été le premier en terre suédoise à façonner et à préciser le cadre conceptuel d'une critique de la civilisation moderne. En tant qu'inventeur, il apparaît daté et quelque peu bizarre, mais en tant que critique de la technique, il est notre contemporain et nous interpelle plus que jamais. Pour une analyse plus approfondie, je renvoie à mon ouvrage *Le Moderniste intemporel*. Qu'il suffise ici de souligner que de tous les écrivains nordiques de son temps, c'est lui qui a posé avec le plus d'acuité les questions concernant l'avenir à long terme de la société industrielle.

Les ressources naturelles ne sont-elles pas limitées? Le développement durable et conforme à l'éthique n'exige-t-il pas que l'on vive des intérêts de la nature, à savoir les ressources indéfiniment renouvelables que sont le soleil, le vent et l'eau, et que l'on ne continue pas à en exploiter le capital? Ne produisons-nous pas beaucoup trop pour des besoins artificiels induits par la publicité? Ne payons-nous pas, humainement parlant, un prix bien trop élevé pour la croissance économique, et la qualité de la vie ne se perd-elle pas dans l'abondance matérielle?

Autant de questions que Strindberg n'a cessé de se poser. Toute sa vie, il y a répondu de manière critique. Certaines de ses réponses paraissent aujourd'hui obsolètes. Mais le plus important est que les questions posées restent pertinentes et que les problèmes soient aussi aigus pour nous qu'ils l'étaient pour Strindberg et ses contemporains.

Un dernier mot. C'est là que nous trouvons ce qu'il y a de paradoxalement fécond dans la relation de Strindberg à la modernité et à la technique. Il était un écrivain qui se tint exceptionnellement au courant de ce qui se passait dans le monde scientifique et

technique, un écrivain qui avait même voulu devenir ingénieur, inventeur et savant. Un homme tout à fait à la mode, pourrait-on dire. Mais cet homme en phase avec son époque n'a rien légué à la postérité en matière technique. En revanche, l'écrivain Strindberg s'est livré toute sa vie à une réflexion critique sur la science et la technique. "Les choses vont de l'avant, de l'avant — vers l'enfer" a-t-il écrit quelque part, résumant ainsi son point de vue sur la modernité et le progrès. Sa conception selon laquelle l'idée de progrès était un mythe, un opium pour le peuple, apparaissait réactionnaire et rétrograde aux yeux de la plupart de ses contemporains. Mais sa critique de la modernité est devenu un héritage vivant. Il nous a légué un testament, un memento pour nous tous qui vivons dans le changement perpétuel induit par la modernité. J'aimerais l'exprimer ainsi: l'évolution technique, scientifique et économique doit toujours être évaluée par rapport aux exigences morales, et elle ne peut se justifier que si elle rend l'existence humaine un peu plus supportable.

Martin KYLHAMMAR